

# MES PREMIERS MOUTONS

ÉPISODE 4 :

## De la philosophie pour une bonne éducation

Contrairement aux idées reçues, les moutons ne sont pas idiots. Mes deux brebis ne manquent de rien, mais les événements m'ont conduite à approfondir la question de leur éducation.



Bianca

Ella

**B**ianca et Ella, mes deux brebis, ont maintenant six mois. Rondes et douillettes, elles dandinent leur silhouette de laine pour demander des caresses aux inconnus. « *Mignonnes, gentilles, pas farouches et câlines* », tout le monde s'étonne. Elles me suivent partout, et accourent comme des chiens dès qu'elles m'aperçoivent ou entendent ma voix. Leur personnalité s'est affirmée, des caractères bien distincts que j'ai appris à reconnaître.

Bianca la noire, la plus craintive, porte bien son nom de Castafiore, et bêle à tue-tête au moindre problème, en sentinelle, c'est-à-dire

le plus souvent pour m'avertir des évasions ou des bêtises de sa cousine, Ella, la brune, une vraie chèvre de Monsieur Seguin, toujours prête à s'enfuir pour brouter l'herbe d'à côté (forcément plus appétissante), ou pour venir me chercher à l'intérieur de la maison. J'aime mes brebis, mais je vous laisse imaginer la pagaille, lorsqu'elles s'incrument dans le salon.

### Une révision du système de clôture

Trop optimiste et sans doute trop économe, ignorant l'intelligence d'un mouton têtu et décidé à sortir de son parc, j'ai dû revoir mon

système de clôture. J'avais ainsi choisi des filets électriques pour pouvoir déplacer les brebis dans le jardin. Chacune de ces mini-transhumances constitue un événement, je n'ai pas de chien pour m'aider et mes chats sont, à l'inverse, des éléments perturbateurs, car s'ils s'approchent un peu trop, les brebis se mettent à les courser. Au moment du changement de parc, elles s'excitent, sautent en l'air, caracolent, foncent sur les rosiers. J'ai dû trouver des astuces. Le bruit d'une poignée de grains dans une bassine rose vif me sert à les guider. Je ralentis le pas le plus possible et cherche à rester toujours devant elles, ce qui n'est pas forcé-



ment évident ! Dans leur premier parc, les filets trop souples se détendaient et les brebis sautaient au-dessus. Une fois, Ella s'est pris les pieds dedans. Heureusement, l'électricité était coupée, j'étais là et Bianca m'a appelée immédiatement.

Après cette frayeur, j'ai donc réinvesti dans des filets pour chèvre, (90 € les 50 m), un peu plus hauts et, surtout, dont les fils verticaux sont en plastique rigide, ce qui leur donne une meilleure tenue. Moyennant quoi, j'arrive dorénavant à contenir les brebis, mais j'aimerais surtout leur faire comprendre le principe des déplacements et du respect des clôtures.

### Une éducation par la nourriture

Alexandre le berger est passé le voir. Il venait de se livrer à la pesée des agneaux de son troupeau. Son plus gros atteint les 35 kg. En comparaison, Bianca fait 39 kg et Ella 41 kg. Il a constaté qu'elles ne manquaient pas de nourriture, mais quand je lui ai parlé des problèmes que me causait Ella, il a ri, tout en me mettant en garde au niveau de l'éducation, pour leur sécurité et ma tranquillité. En dehors d'un troupeau, deux brebis isolées développent des comportements différents et, si elles sont trop gâtées, elles prennent de mauvaises habitudes. On dit par exemple « *bête à manger du foin* ». Sauf en cas d'extrême limite vers la fin de l'hiver, lorsqu'il n'y a plus rien à manger, les brebis doivent toujours se nourrir par elles-mêmes et ne pas s'habituer à être nourries. « *Si elles perdent un peu de poids durant la morte saison, dans la limite du raisonnable, il s'agit d'un phénomène tout à fait naturel. Quand tu observes les brebis, tu t'aperçois qu'au fil des mois,*



*elles s'intéressent à différents types de plantes. Jamais un mouton ne mangera une ortie au printemps, par exemple, mais à la fin de l'été ou à l'automne, en fin de floraison, il s'y attaquera finalement* » explique Alexandre qui ajoute : « *Le pâturage favorise le pâturage, la brebis s'intègre dans un cycle biologique qui amène à reproduire dans la prairie une diversité dont elles ont besoin, en fertilisant et en ressemant les graines de ce qu'elles mangent. Un trop grand apport de foin risque de sur-amender un pré, au détriment d'autres plantes et créer ainsi des carences.* » Néanmoins, c'est au berger d'indiquer les zones à pâturer, en pleine montagne comme dans un jardin, l'hiver, où chaque brin d'herbe compte. Alexandre me propose de faire des exercices, en amenant les brebis une demi-heure

dans une zone de sous-bois où il y a du lierre, satisfaire leur gourmandise, puis imposer le moment de rentrer au parc. Un exercice difficile pour lequel j'ai encore besoin de ma bassine rose.

### De la psychologie des brebis

C'est donc la manière de se nourrir qui conditionne l'éducation des brebis.

Les comportements d'Ella et de Bianca s'expliquent ainsi par la mémoire qu'elles ont gardée de leur petite enfance et du biberon. Ella, plus proche des hommes, a été rejetée par sa mère à la naissance, tandis que Bianca a été séparée de la sienne à un mois, jugée trop faible par le berger, car elle avait une jumelle, mais elle a ainsi acquis une petite expérience du troupeau. Pour mes deux agnelles, j'ai été une mère de substitution, je suis un repère, et j'aimerais devenir leur bergère, c'est-à-dire développer une communication entre nous qui les amène à m'obéir, à respecter mes commandements dans la compréhension de leur propre intérêt. En un mot, approfondir nos rapports sur le terrain psychologique.

Suite p. 94





À cette idée, Alexandre a les yeux qui brillent, tout l'art d'être berger s'acquiert dans la patience et le développement de ses propres stratégies vis-à-vis du troupeau. Si je veux à mon tour empêcher mes brebis de devenir comme des enfants gâtées et habituées à ne rien faire par elles-mêmes, c'est à moi seule d'apprendre comment, en inventant des techniques individualisées à ma situation.

#### Dans la bibliothèque du berger

Je n'ai pas appris à reconnaître le bêlement d'alerte de Bianca, je savais d'emblée ce qu'elle tentait de « dire ». Ella, quant à elle, lorsqu'elle s'est emmêlée dans le filet, est restée très calme (ce qui n'est pas le cas quand je la mets sur le dos pour lui curer les pieds ou lui enlever les tiques). J'ai vu la confiance et le soulagement qu'elle ressentait quand je l'ai libérée. On pourrait taxer cette interprétation d'anthropomorphisme, elle

prouve au contraire la sensibilité d'un animal qui se transmet au-delà des mots et s'apprend par la reconnaissance et l'observation de ses différentes expressions. Alexandre ne peut me transmettre toute son expérience, un berger est un sage qui apprend toujours à apprendre. Il m'indique plutôt des lectures, le *Journal d'un berger nomade* de Pascal Wick, un livre extraordinaire, une somme de toute une vie qui conduit jusqu'aux confins des Rocheuses dans le Montana, où le berger et ses chiens doivent composer avec les loups, les coyotes et surtout les grizzlis. La nature sauvage qui revit sous cette plume et dans les grands espaces américains interroge en miroir nos territoires civilisés, domestiqués jusque dans nos conceptions de « réserve naturelle », un phénomène de ghettoïsation, que François Terrason (1939-2006), dénonçait dans son essai *La peur de la nature*, rédigé en 1988. Dans ce livre, ce naturaliste philosophe et psychologue fait le point

sur « les vraies causes de la destruction de la nature, au plus profond de notre inconscient ». Toujours d'actualité, l'essai analyse le rapport que nous entretenons avec la nature, appelant à s'affranchir de l'esprit de domination qui l'emporte aujourd'hui, à la fois dans les stratégies de remembrement des terrains agricoles, ou dans la création de zones protégées. Plus pratique enfin, un merveilleux petit livre, très récent, *Composer avec les moutons – lorsque des brebis apprennent à leurs bergers à leur apprendre –*, délicieusement écrit par la philosophe Vinciane Despret et Michel Meuret, un directeur de recherche de l'INRA, qui se parcourt comme un manuel d'éducation, rassemblant le témoignage de nombreux bergers. Avec Ella et Bianca, j'applique peu à peu la philosophie d'un apprivoisement mutuel, et je ne désespère pas que cet hiver nous puissions aller au lierre, sans stress ni bassine rose.

Lucie Servin

Photos © Lucie Servin

### CE QUE LE PASTORALISME A À NOUS APPRENDRE

Rencontre avec Bruno Msika, fondateur des éditions Cardère, spécialisées en pastoralisme.

Le petit livre *Composer avec les moutons* de Vinciane Despret et Michel Meuret m'a enchantée au-delà de l'intérêt direct que j'y ai trouvé pour mes brebis. Contrairement à ce berger qui conclut l'ouvrage, persuadé que sa relation aux brebis « n'intéresse personne », j'ai découvert dans ces lignes la richesse de la pensée pastorale, à travers l'art des bergers de « fabriquer un monde commun, de s'engager dans

l'aventure des métamorphoses, de raconter la beauté du monde ». Un programme d'échange, de compréhension et d'apprentissage mutuel de l'Homme à l'animal, de l'individu au troupeau, qui en dit plus du rapport de l'humain à la nature qu'un traité d'écologie purement scientifique. De là est née l'envie d'en savoir plus sur la collection *Hors les drailles* (pistes empruntées par les brebis, NDLR) et sur cet éditeur indépendant original, Bruno Msika, qui a fondé sa maison en 1999, regroupant des publications scientifiques et techniques, mais aussi de la poésie et de la littérature.

**Lucie Servin :** Comment en êtes-vous venu à vous spécialiser en pastoralisme ?

**Bruno Msika :** Je me définis comme un écologue pastoraliste ; un écologue (scientifique), à la différence



d'un écologiste (politique), étudie les relations entre les êtres vivants et leur milieu sans préjugés ni convictions partisans ou politiques, et je tiens fondamentalement à cette distinction. J'ai grandi à Manosque, la ville natale de Jean Giono, dans les Alpes-de-Haute-Provence, et je voulais être berger depuis tout petit. Après deux ou trois stages à Forcalquier à 15-16 ans, puis une saison sur le plateau d'Albion (entre la montagne de Lure et le mont Ventoux), j'ai compris que ce métier ne me correspondait pas vraiment, même si je conservais la passion des brebis, du troupeau et du monde des bergers. J'ai ensuite goûté un peu à tout dans les domaines de l'agriculture, de la foresterie et de l'environnement, j'ai même monté une entreprise de plantes aromatiques et médicinales pendant trois ans, avant de trouver ma voie et d'entreprendre des études universitaires qui m'ont conduit à un doctorat d'écologie au laboratoire d'éco-développement de l'INRA d'Avignon, sur le thème du pastoralisme. Pour financer ma thèse, j'ai fait divers travaux d'édition scientifique, et j'ai eu la chance de participer à la création du réseau « Parcours », un programme de coopération sur le pastoralisme centré sur le Maghreb (Algérie, Tunisie, Maroc) où je devais organiser des rencontres, mettre en relation les acteurs pastoralistes (enseignants, chercheurs, politiques, éleveurs, agents de l'encadrement et du développement...). J'étais aussi chargé de publier les comptes-rendus des séminaires annuels, et une revue trimestrielle.

#### Comment êtes-vous finalement devenu éditeur ?

J'ai toujours eu un rapport très intime à l'écrit. J'écris des poèmes depuis l'adolescence. C'est pourquoi, chez Cardère, j'édite également de la poésie contemporaine, par passion, besoin de respiration et sans lien direct avec le pastoralisme. J'ai fondé ma propre entreprise en 1995, orientée essentiellement vers la recherche en écologie (je participais alors à un programme européen d'agroforesterie) et l'édition (pour le compte de divers organismes scientifiques ou techniques). L'édition a rapidement pris le dessus, en collaboration avec des réseaux de recherche et de développement, puis avec des réseaux plus techniques ou polyvalents comme l'Association Française de Pastoralisme, l'association Pastoralismes du Monde, les services pastoraux et d'autres réseaux informels. J'ai enfin créé l'enseigne Cardère en 1999.

Toutes ces publications sont plutôt destinées à un public scientifique et professionnel, la collection *Hors les drailles* semble au contraire élargir la réflexion aux sciences humaines et à un public non spécialisé ?

Tout à fait, j'ai toujours tenté d'introduire l'humain et les sciences sociales dans les débats sur le pastoralisme, afin d'aborder les questions plus sensibles de la psychologie, de l'anthropologie, de l'ethnologie, de la philosophie ou même de la littérature. L'ethnologue Guillaume Lebaudy, directeur de la Maison du Berger

à Champoléon, m'épaule en dirigeant cette collection *Hors les drailles*, qui « présente des ouvrages dissidents et entend offrir une voix originale au monde du pastoralisme, en faisant connaître ses évolutions notables ». Dans son livre *Les métamorphoses du bon berger*, que nous avons publié cette année, il brosse le portrait de la culture pastorale du Sud de la France, en présentant lucidement les difficultés actuelles, et en soulignant les mutations et adaptations constantes du métier depuis 8000 ans, à l'encontre de la vision traditionnelle folklorique et passiste du « bon berger ». Il en va de même pour le livre *Composer avec les moutons* qui prolonge la réflexion, dans une dimension philosophique, du rapport de l'Homme à l'animal. Ces ouvrages qui abordent les champs de l'humain intéressent aussi directement le monde pastoral, car ils peuvent apporter des réponses à des interrogations et inquiétudes actuelles. C'est entre autres pour faire écho au besoin exprimé par les pastoralistes que j'ai fait traduire en français *Le Troupeau*, paru en 1906, sur la migration des bergers basques et alpins en Californie, écrit par Mary Austin, une écrivaine américaine amie de Jack London. Le petit dernier, *Le berger Jean Veymont, conteur indigné*, est un livre de conte, poésie, textes libres et hybrides, écrit par le berger Patrice Marie, qui organise des soirées conte en hiver accompagné par des musiciens. Patrice Marie se situe diamétralement à l'opposé de l'image d'Épinal du conteur, il exprime sa colère, son indignation et ses propres inquiétudes, sans mâcher ses mots, avec un humour corrosif et une amertume qui donnent une idée de ce que peuvent ressentir les bergers sur le terrain.



Éditions Cardère : <http://cardere.fr>